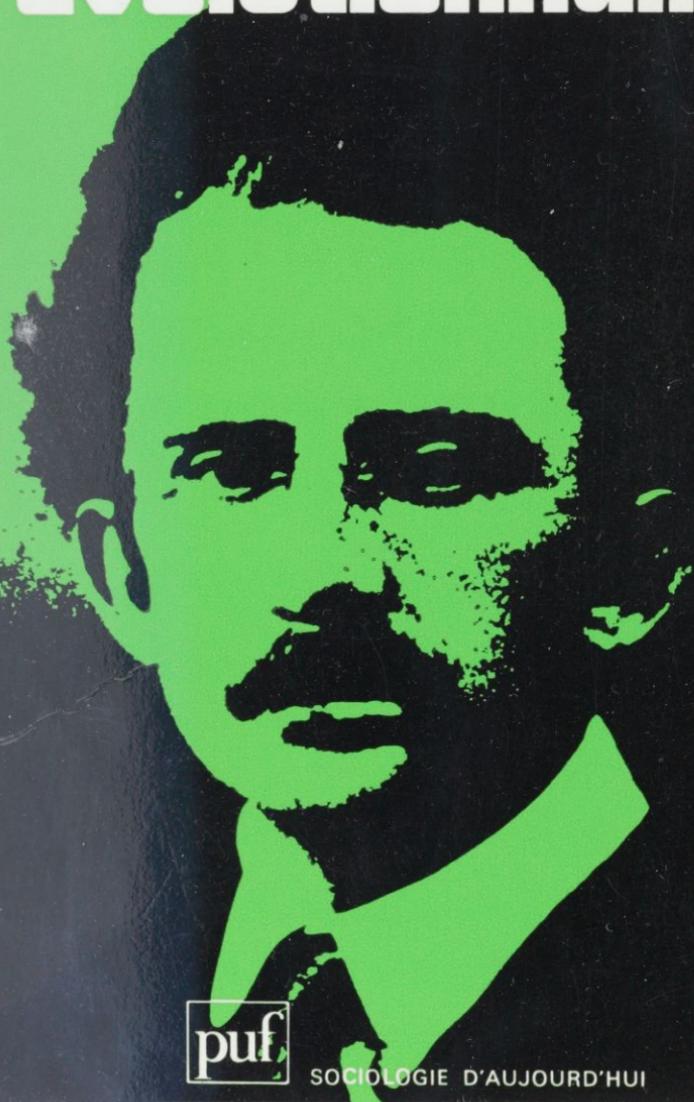


2
MICHAEL LOWY

pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires



puf

SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI

POUR UNE SOCIOLOGIE
DES INTELLECTUELS

POUR UNE SOCIOLOGIE
DES INTELLECTUELS RÉVOLUTIONNAIRES

17141

88°R
K6388
(11)

DU MÊME AUTEUR

- La théorie de la révolution chez le jeune Marx* (thèse de 3^e cycle), Maspero, 1970.
Traduit en espagnol, italien et japonais.
- La pensée de Che Guevara*, Maspero, 1970. Traduit en espagnol, anglais, grec et portugais.
- Lucien Goldmann* (en collaboration avec S. NAÏR), « Philosophes de tous les temps », Seghers, 1973.
- Dialectique et révolution*. Essais de sociologie et d'histoire du marxisme, Anthropos, 1973. Traduit en italien et espagnol.
- Les marxistes et la question nationale* (en collaboration avec G. HAUPT et C. WEILL), Maspero, 1975.

SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI
COLLECTION DIRIGÉE PAR GEORGES BALANDIER

32
16

POUR UNE SOCIOLOGIE
DES INTELLECTUELS
RÉVOLUTIONNAIRES

*L'évolution politique
de Lukacs
1909-1929*

MICHAEL LÖWY
Docteur ès Lettres



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

DL-16-12-1976-27746

POUR ILANA
CO-AUTEUR DE CE TRAVAIL



Dépôt légal. — 1^{re} édition : 4^e trimestre 1976
© 1976, Presses Universitaires de France
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

Sommaire

Remerciements	7
INTRODUCTION	9
CHAPITRE PREMIER. — <i>Pour une sociologie de l'intelligentsia anticapitaliste</i>	17
1 Les intellectuels comme catégorie sociale.....	17
2 Remarques sociologiques sur la radicalisation anticapitaliste des intellectuels : le rôle des médiations éthico-culturelles..	19
3 L'anticapitalisme des intellectuels en Allemagne	25
4 L'intelligentsia révolutionnaire en Hongrie	78
CHAPITRE II. — <i>Comment un intellectuel devient révolutionnaire : Lukacs (1909-1919)</i>	107
1 L'anticapitalisme de Lukacs et sa vision tragique du monde.	107
2 Le passage au communisme	151
CHAPITRE III. — <i>Lukacs gauchiste (1919-1921)</i>	171
1 Le gauchisme éthique : 1919	174
2 Le gauchisme politique : 1920	182
3 Le bolchevisme de gauche : 1921	188
4 La problématique du règne de la liberté.....	193
CHAPITRE IV. — « <i>Histoire et conscience de classe</i> » (1923)	197
CHAPITRE V. — <i>Lukacs et le stalinisme (1926-1929)</i>	227
CHAPITRE VI. — <i>Conclusion : la radicalisation des intellectuels aujourd'hui</i>	255
BIBLIOGRAPHIE.....	283
DOCUMENTS	291
Interview avec Ernst Bloch.....	292
<i>Trois inédits de Lukacs :</i>	
1 Idéalisme conservateur et idéalisme progressiste	301
2 Le bolchevisme comme problème moral.....	308
3 Préface à <i>Grève de masses</i> de Rosa Luxemburg	313

CONTENTS

1	Introduction
2	Chapter I
3	Chapter II
4	Chapter III
5	Chapter IV
6	Chapter V
7	Chapter VI
8	Chapter VII
9	Chapter VIII
10	Chapter IX
11	Chapter X
12	Chapter XI
13	Chapter XII
14	Chapter XIII
15	Chapter XIV
16	Chapter XV
17	Chapter XVI
18	Chapter XVII
19	Chapter XVIII
20	Chapter XIX
21	Chapter XX
22	Chapter XXI
23	Chapter XXII
24	Chapter XXIII
25	Chapter XXIV
26	Chapter XXV
27	Chapter XXVI
28	Chapter XXVII
29	Chapter XXVIII
30	Chapter XXIX
31	Chapter XXX
32	Chapter XXXI
33	Chapter XXXII
34	Chapter XXXIII
35	Chapter XXXIV
36	Chapter XXXV
37	Chapter XXXVI
38	Chapter XXXVII
39	Chapter XXXVIII
40	Chapter XXXIX
41	Chapter XL
42	Chapter XLI
43	Chapter XLII
44	Chapter XLIII
45	Chapter XLIV
46	Chapter XLV
47	Chapter XLVI
48	Chapter XLVII
49	Chapter XLVIII
50	Chapter XLIX
51	Chapter L
52	Chapter LI
53	Chapter LII
54	Chapter LIII
55	Chapter LIV
56	Chapter LV
57	Chapter LVI
58	Chapter LVII
59	Chapter LVIII
60	Chapter LIX
61	Chapter LX
62	Chapter LXI
63	Chapter LXII
64	Chapter LXIII
65	Chapter LXIV
66	Chapter LXV
67	Chapter LXVI
68	Chapter LXVII
69	Chapter LXVIII
70	Chapter LXIX
71	Chapter LXX
72	Chapter LXXI
73	Chapter LXXII
74	Chapter LXXIII
75	Chapter LXXIV
76	Chapter LXXV
77	Chapter LXXVI
78	Chapter LXXVII
79	Chapter LXXVIII
80	Chapter LXXIX
81	Chapter LXXX
82	Chapter LXXXI
83	Chapter LXXXII
84	Chapter LXXXIII
85	Chapter LXXXIV
86	Chapter LXXXV
87	Chapter LXXXVI
88	Chapter LXXXVII
89	Chapter LXXXVIII
90	Chapter LXXXIX
91	Chapter LXXXX
92	Chapter LXXXXI
93	Chapter LXXXXII
94	Chapter LXXXXIII
95	Chapter LXXXXIV
96	Chapter LXXXXV
97	Chapter LXXXXVI
98	Chapter LXXXXVII
99	Chapter LXXXXVIII
100	Chapter LXXXXIX
101	Chapter LXXXXX

Remerciements

Nous tenons tout d'abord à exprimer notre profonde reconnaissance au professeur Louis-Vincent Thomas, de l'Université René-Descartes, directeur de notre thèse de doctorat ès lettres, dont la contribution à l'orientation de notre recherche a été d'une valeur inestimable.

Notre reconnaissance aussi à tous ceux qui nous ont apporté des critiques ou des suggestions : Georges Haupt, György Litvan, Sami Naïr, Reginaldo Di Piero, Roberto Schwarz, Charles Urjewicz.

Un remerciement particulier à Ilona Duczynska, dont les lettres nous ont été un stimulant et une aide très importante ; à nos amis de l'« Ecole de Budapest », Agnès Heller, Ferenc Feher et György Markus, dont les critiques, à la fois amicales et passionnées, nous ont inspiré une meilleure compréhension de l'œuvre de Lukacs ; et au professeur Ernst Bloch, qui a eu la gentillesse de nous accorder une interview.

Nous voulons aussi remercier les chercheurs qui ont bien voulu échanger avec nous leurs travaux sur Lukacs : Laura Boella (Pisa), Paul Breines (New York), Eva Karadi (Budapest), Leandro Konder (Bonn) ; ainsi que Martha Dufournaud et Rita Kiss qui ont traduit pour nous des écrits hongrois de Lukacs.

Notre gratitude aux responsables de l'Archive Lukacs de Budapest (en particulier M. Ferenc Janossy, l'héritier de Lukacs), de la bibliothèque de l'Institut International d'Histoire Sociale d'Amsterdam et de la bibliothèque de la Fondazione Lelio Basso de Rome, qui nous ont permis de puiser à leurs collections.

Enfin, nous tenons à exprimer notre dette envers le regretté Lucien Goldmann, qui nous a révélé l'œuvre de Lukacs, et dont la méthode a largement inspiré notre travail.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mes parents pour leur confiance et leur soutien. Je tiens également à remercier mes amis pour leur présence et leur aide. Enfin, je tiens à remercier mes professeurs pour leur enseignement et leur confiance.

Je tiens tout d'abord à remercier mes parents pour leur confiance et leur soutien. Je tiens également à remercier mes amis pour leur présence et leur aide. Enfin, je tiens à remercier mes professeurs pour leur enseignement et leur confiance.

Je tiens tout d'abord à remercier mes parents pour leur confiance et leur soutien. Je tiens également à remercier mes amis pour leur présence et leur aide. Enfin, je tiens à remercier mes professeurs pour leur enseignement et leur confiance.

Je tiens tout d'abord à remercier mes parents pour leur confiance et leur soutien. Je tiens également à remercier mes amis pour leur présence et leur aide. Enfin, je tiens à remercier mes professeurs pour leur enseignement et leur confiance.

Je tiens tout d'abord à remercier mes parents pour leur confiance et leur soutien. Je tiens également à remercier mes amis pour leur présence et leur aide. Enfin, je tiens à remercier mes professeurs pour leur enseignement et leur confiance.

Je tiens tout d'abord à remercier mes parents pour leur confiance et leur soutien. Je tiens également à remercier mes amis pour leur présence et leur aide. Enfin, je tiens à remercier mes professeurs pour leur enseignement et leur confiance.

Introduction

Le problème des intellectuels qui se joignent à la lutte du prolétariat est aussi vieux que le mouvement ouvrier lui-même. Marx en fait état dans un passage célèbre du *Manifeste communiste* :

« Aux époques... où la lutte de classes approche du moment décisif, le processus de désagrégation revêt, à l'intérieur de la classe dominante, à l'intérieur de toute la vieille société, un caractère tellement violent et tellement brutal, qu'une petite fraction de la classe dominante se détache de cette classe et se rallie à la classe révolutionnaire, la classe qui tient en main l'avenir. De même qu'autrefois une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, une partie de la bourgeoisie passe donc maintenant au prolétariat, notamment une partie des idéologues bourgeois qui, à force de travail, se sont élevés jusqu'à la compréhension (*Verständnis*) théorique de l'ensemble du mouvement historique »¹.

Ce texte de Marx appelle plusieurs remarques :

1 / Ce n'est pas, en général, une partie de la *bourgeoisie* qui se rallie au prolétariat mais une partie des idéologues *petits-bourgeois*. La différence est fort significative. Il y a des cas de bourgeois passés au mouvement ouvrier (Friedrich Engels !) mais ils sont plutôt exceptionnels et individuels, ne constituant pas une *fraction*, même petite, de la classe dominante.

2 / Si la comparaison avec la noblesse ralliée au tiers état est possible, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit de phé-

1. MARX, Manifest der Kommunistische Partei, in *Studienausgabe*, Band III, Frankfurt-am-Mein, Fischer Bücherei, 1966, p. 67-68.

nomènes *tout à fait distincts*, pour un certain nombre de raisons concrètes :

- a) les intellectuels qui adhèrent au camp du prolétariat ne passent pas, contrairement aux aristocrates éclairés du XVIII^e siècle, du côté d'une classe déjà économiquement puissante, sinon hégémonique, capable d'assurer à ses alliés ou idéologues toute une série de privilèges matériels et sociaux ;
- b) l'étendue du mouvement est beaucoup plus vaste : il ne s'agit pas de quelques individus « traîtres à leur classe » (comme les nobles qui se sont joints à l'assemblée du tiers état en juin 1789) mais de secteurs entiers de l'intelligentsia petite-bourgeoise.

3 / Ce phénomène n'a pas lieu seulement quand la lutte du prolétariat « approche le moment décisif » ou quand la classe dominante est « en désagrégation », mais aussi au cours de différentes étapes de la lutte de classes, et parfois même après une défaite du mouvement ouvrier (réaction des intellectuels au triomphe du fascisme, etc.).

4 / La « compréhension théorique de l'ensemble du mouvement historique » est en rapport dialectique avec une *prise de position* politico-idéologique, qu'il faut expliquer sociologiquement ; fréquemment, c'est le choix d'une position de classe prolétarienne qui crée les conditions de possibilité, chez l'intellectuel, de cette vision théorique¹.

A part Gramsci, rares ont été les penseurs marxistes qui ont essayé d'expliquer ce phénomène, pourtant décisif pour le mouvement ouvrier, et de plus en plus important et massif au cours du XX^e siècle. Lénine a bien souligné le rôle crucial que jouent les intellectuels révolutionnaires dans la lutte idéologique contre la bourgeoisie et dans la construction du parti d'avant-garde, mais il ne donne que peu d'éléments pour comprendre les causes de leur ralliement au camp prolétarien (dont il est lui-même un exemple illustre).

1. Sur le rapport entre « science » et « idéologie », « point de vue de classe » et « objectivité », voir notre ouvrage *Dialectique et révolution*, Ed. Anthropos, 1973.

Ce travail n'est évidemment qu'une contribution extrêmement partielle et limitée à une future sociologie marxiste de l'intelligentsia révolutionnaire, qui reste encore à faire. Son objet est de comprendre l'évolution politique de Lukacs jusqu'à l'année 1929, dans le cadre d'une étude sur l'intelligentsia radicalisée en Allemagne et en Hongrie au début du siècle, en accordant une attention particulière aux groupes auxquels Lukacs a directement participé : le cercle Max Weber de Heidelberg, le « Cercle du Dimanche » de Budapest, etc. Il s'agit d'atteindre deux objectifs à la fois : analyser les idées politiques de celui que beaucoup considèrent le plus grand philosophe marxiste du xx^e siècle, et d'autre part, saisir au travers de son évolution idéologique, un *cas exemplaire* pour la compréhension sociologique du problème des intellectuels révolutionnaires.

Notre méthode, dans l'étude du phénomène « Lukacs », est donc le matérialisme historique, et, en particulier, une interprétation de celui-ci largement inspirée par *Histoire et conscience de classe* de Lukacs. On pourrait presque dire qu'il s'agit non seulement d'une étude marxiste d'un penseur marxiste, mais même d'une analyse lukacienne de Lukacs...

Cela signifie que notre point de départ est la catégorie de la *totalité*, avec un certain nombre d'implications méthodologiques :

1 / L'idéologie politique, esthétique, etc., d'un auteur ne peut pas être comprise que dans ses rapports avec l'*ensemble global* de sa pensée, et celle-ci à son tour, doit être insérée dans la *vision du monde* qui lui donne sa structure significative.

2 / Les idéologies, théories et visions du monde doivent être saisies en tant qu'aspect d'une totalité historique concrète, dans leurs liens dialectiques avec les rapports de production, le processus de la lutte de classes, les conflits politiques et les autres courants idéologiques. Plus particulièrement, elles doivent être comprises dans leur rapport avec le mode de vie et de pensée, les intérêts, aspirations, désirs et répulsions des classes, couches et catégories sociales.

3 / Une compréhension dialectique d'un événement historique, qu'il soit économique, politique ou idéologique, implique la saisie de son rôle à l'intérieur du tout social, à l'intérieur de

l'unité du processus historique. Les « faits » abstraits et isolés doivent être dissous et conçus comme *moments* de ce processus unitaire.

4 / Pour cette méthode, le rapport à la totalité historique, socio-économique et politico-sociale, n'est pas un complément extérieur, une annexe, un appendice à l'analyse interne des systèmes idéologiques et produits culturels. Ce rapport *illumine de l'intérieur* la structure significative de l'œuvre politique, philosophique ou littéraire et permet de comprendre sa genèse (l'évolution idéologique de son auteur, etc.). Elle est donc un élément essentiel pour l'interprétation du *sens* même des œuvres et de leur *contenu*¹.

5 / Une étude qui se situe dans cette perspective échappe nécessairement aux compartimentations traditionnelles des disciplines académiques et implique une approche à la fois économique, sociologique, historique, politique, philosophique, etc., même si elle peut privilégier telle ou telle démarche plutôt qu'une autre (dans notre cas la sociologique).

Lukacs a écrit dans *Histoire et conscience de classe* cette phrase célèbre qui a fait couler beaucoup d'encre : « Ce n'est pas la prédominance des motifs économiques dans l'explication de l'histoire qui distingue de façon décisive le marxisme de la science bourgeoise, c'est le point de vue de la totalité. (...) Le règne de la catégorie de la totalité est le porteur du principe révolutionnaire dans la science »². Contrairement à ce que prétendent divers critiques « matérialistes » de Lukacs, cette affirmation ne nie pas le rôle de l'économie dans le devenir historique ; il s'agit simplement pour Lukacs de souligner ce qui donne au marxisme son caractère de science *révolutionnaire*. Cela ne l'empêche nullement de reconnaître explicitement « le fondement économique objectif de toutes les formes de société »³.

Notre analyse des intellectuels anticapitalistes et de la pensée de Lukacs se situe donc dans le cadre de la thèse marxiste de la *détermination économique en dernière instance*. Thèse qui est

1. Cf. Lucien GOLDMANN, *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1969, p. 42.

2. LUKACS, *Histoire et conscience de classe*, 1923, Paris, Minuit, 1960, p. 47-48.

3. *Ibid.*, p. 81.

le lieu de multiples équivoques et qui demande un certain nombre de précisions :

1 / Le rôle décisif de l' « infrastructure » économique sur les phénomènes idéologiques passe par une série de *médiations*, dont la plus importante est le *champ de la lutte de classes*.

2 / L'explication économique d'un produit culturel n'est pas du tout une explication psychologique par « l'intérêt économique » de tel ou tel individu ; cela serait réduire le marxisme à un vulgaire utilitarisme benthamien. Il s'agit des intérêts objectifs des classes sociales, et de l'économie comme *condition objective* de la vie sociale.

3 / Dans la vie et le comportement social des individus, groupes ou même classes sociales, le *rôle principal* peut être joué dans telle ou telle situation ou période historique par des facteurs politiques ou idéologiques. Mais ce sont les rapports de production dans la formation sociale concrète qui *expliquent le rôle de ces facteurs et leur éventuelle prédominance*. Marx reconnaît le poids que la religion et la politique avaient respectivement au Moyen Age et dans l'Antiquité ; mais il ajoute aussitôt : « Ni le Moyen Age ne pouvait vivre du catholicisme, ni l'Antiquité de la politique. La manière dont ils gagnaient leur vie explique au contraire pourquoi là le catholicisme et ici la politique jouaient le rôle principal (*die Hauptrolle spielte*) »¹.

4 / La sphère idéologique jouit d'une *autonomie relative* qui doit être prise en considération dans toute analyse concrète : il est bien évident que le développement de la pensée obéit à un ensemble d'exigences internes de systématisation, de cohérence, de rationalité, etc. Rien ne serait plus stérile que de chercher les « bases économiques » de tout le contenu d'une œuvre littéraire, philosophique ou politique, en ignorant les règles spécifiques de continuité de l'histoire des idéologies, les particularités d'une sphère idéologique déterminée (art, morale, etc.), ou les exigences de logique interne de l'œuvre (ou même les traits personnels de l'auteur comme individualité psychologiquement déterminée). Ce concept d'autonomie relative (dans le sens étymologique grec : *auto-nomos* : « règles propres ») nous permet de dépasser l'éternelle polémique entre l'histoire idéaliste de la pensée, dans laquelle les systèmes idéologiques sont

1. MARX, *Das Kapital*, I, *Werke*, Bd 23, Berlin, Dietz Verlag, 1968, p. 96.

complètement détachés des « contingences » historico-sociales et flottent librement dans le ciel pur de l'absolu, et l'économisme vulgaire, pseudo-marxiste, qui réduit tout l'univers de la pensée à un reflet immédiat de l'« infrastructure »¹.

En partant de ces présuppositions méthodologiques, il nous semble que l'évolution de la pensée de Lukacs doit être rattachée à une analyse des conditions historiques (économico-sociales, politiques, etc.) de la formation d'une idéologie anticapitaliste et/ou révolutionnaire dans l'intelligentsia allemande et hongroise au tournant du siècle. Il ne s'agit pas d'une étude de « milieu » ou des « influences » dans le sens traditionnel (et académique) :

— Ce qui nous intéresse n'est pas le « milieu » de Lukacs dans un sens vague et superficiel (ou anecdotique), mais le secteur radicalisé d'une catégorie sociale déterminée, à une période historique précise, dans son rapport complexe à certaines classes sociales.

— Plutôt que d'« expliquer » la pensée de Lukacs par l'influence de Weber et Dostoïevsky, il s'agit d'expliquer *pourquoi* à telle ou telle étape de son développement il a été influencé par tel ou tel auteur ; la « réception » d'une doctrine est elle-même un fait social qui doit être compris par rapport à la réalité historique concrète.

On ne peut pas comprendre les différentes « métamorphoses » de la pensée philosophique et politique de Lukacs sans étudier sociologiquement comment certains secteurs de l'intelligentsia allemande et hongroise sont devenus anticapitalistes d'abord, ensuite (pour quelques-uns) attirés par le mouvement ouvrier et finalement (surtout en Hongrie) intégrés par l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat.

Pourquoi le « cas » Lukacs nous semble dans une certaine mesure *paradigmatique* et éclairant pour une compréhension

1. Voir à ce sujet les écrits de Lucien GOLDMANN, *Sciences humaines et philosophie*, Paris, Conthier, 1966, « Médiations » ; *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1959, etc. Bien entendu, nous n'avons pas la possibilité, dans le cadre de cette introduction, d'analyser, d'une manière tant soit peu approfondie, les questions essentielles du matérialisme historique ; les remarques ci-dessus ne doivent être considérées que comme un ensemble de thèses « programmatiques » explicitant l'orientation méthodologique de notre travail.

générale du problème de l'intelligentsia révolutionnaire ?

1 / Lukacs est probablement après Marx l'intellectuel « traditionnel » (avec toutes les implications universitaires et/ou culturelles) *le plus important* qui est passé dans les rangs du mouvement ouvrier (à l'exception bien entendu des dirigeants politiques comme Lénine, Rosa Luxemburg, etc., qui étaient d'ailleurs loin d'être des intellectuels « traditionnels » typiques).

2 / Ayant adhéré au marxisme militant à un âge bien plus avancé que la plupart des autres penseurs révolutionnaires (qui viennent au socialisme dans leur première jeunesse), il nous permet d'étudier systématiquement toutes les étapes de son évolution idéologique. En d'autres termes : le chemin que Lukacs a fait en dix ans, la plupart des intellectuels marxistes l'ont fait en beaucoup moins de temps, et fréquemment avant l'âge de 18 ans... D'où la richesse et l'intérêt de cette « longue marche » vers Marx et Lénine.

3 / Par l'envergure de sa pensée, enracinée dans deux cultures à la fois, mais les dépassant vers un horizon intellectuel global, Lukacs est une figure essentiellement *universelle* (« cosmopolite » diront ses adversaires...).

4 / Les fondements sociaux de l'évolution idéologique de Lukacs ont eux aussi un caractère universel, dans la mesure où ils combinent la problématique d'une formation sociale industrielle avancée (l'Allemagne) et celle d'une société relativement « arriérée » et dépendante (la Hongrie)...

5 / Lukacs possède au plus haut degré la vertu — attribuée à tort ou à raison à la pensée allemande — de *Gründlichkeit* ; à chaque étape de son devenir intellectuel il développe sa position jusqu'aux dernières conséquences, avec une cohérence profonde, systématique et rigoureuse. L'étude de l'œuvre de Lukacs à chacun de ces stades nous permet par conséquent de mieux comprendre une série de phénomènes culturels et politiques du xx^e siècle : le néo-romantisme, la vision tragique du monde (et aussi l'existentialisme, selon Goldmann), le « gauchisme », le bolchevisme, le stalinisme...

*Pour une sociologie
de l'intelligentsia
anticapitaliste*

I | LES INTELLECTUELS
COMME CATÉGORIE SOCIALE

Qu'est-ce qu'un intellectuel ? Il s'agit sans doute d'un être bizarre et difficile à classer. La première évidence est que l'intellectuel peut être recruté dans toutes les classes et couches de la société ; il peut être aristocrate (Tolstoï), industriel (Owen), professeur (Hegel) ou artisan (Proudhon). En d'autres termes : les intellectuels ne sont pas une classe mais une *catégorie sociale* ; ils ne se définissent pas par leur place dans le processus de production, mais par leur rapport à des instances extra-économiques de la structure sociale ; de même que les bureaucrates et les militaires se définissent par leur rapport au politique, de même les intellectuels se situent par leur rapport à la superstructure idéologique. C'est-à-dire : les intellectuels sont une catégorie sociale définie par son rôle idéologique : ils sont les *producteurs directs* de la sphère idéologique, les *créateurs de produits idéologico-culturels*. Ils occupent donc une place spécifique dans ce qu'on pourrait appeler le processus de production idéologique, la place du producteur immédiat, qui se distingue de celle de l'entrepreneur, de l'administrateur ou du distributeur de biens culturels. Les intellectuels ainsi définis comprennent des groupes comme les écrivains, artistes, poètes, philosophes, savants, chercheurs, publicistes, théologues, certains types de

journalistes, certains types d'enseignants et d'étudiants, etc. Ils constituent le secteur « créateur » d'une masse plus large de « travailleurs intellectuels » (par opposition à « travailleurs manuels ») qui inclut les professions libérales, les employés, les techniciens, etc. Ils sont aussi le secteur de cette masse qui est le plus distant de la production économique.

Le comportement des intellectuels est dans une certaine mesure déterminé par leur origine de classe individuelle, mais aussi par leur appartenance à la catégorie sociale commune, de même que le bureaucrate et le militaire se comportent (sauf en temps de crise) tout d'abord comme membres de leur catégorie.

En tant que catégorie sociale la plus éloignée du processus de production matérielle, les intellectuels jouissent d'une certaine autonomie par rapport aux classes ; autonomie qui se manifeste par une certaine instabilité, par des fluctuations et mouvements divers. D'où l'adjectif *freischwebend* (« librement flottante ») dont Alfred Weber et Mannheim les ont gratifiés. Cependant, contrairement à ce que laisse entendre Mannheim, qui tend à absolutiser cette autonomie, il n'y a pas d'intelligentsia vraiment « neutre » et au-dessus des classes. Le flottement des intellectuels, comme celui des ballons d'air chaud dans la nuit de Saint-Jean, est un état provisoire : ils finissent généralement par céder à la loi de la gravité et par être attirés par une des grandes classes sociales en lutte (bourgeoisie, prolétariat, parfois paysannerie) ou alors par la classe qui leur est la plus proche : *la petite bourgeoisie*.

En vérité, l'étiquette « intellectuel petit-bourgeois », malgré son usage abusif, contient une large part de vérité. Il y a entre l'intelligentsia et la petite bourgeoisie une affinité, une intimité, une complicité sociologiquement explicables. D'une part, parce que la plupart des membres de l'intelligentsia se recrutent dans la petite bourgeoisie, plus précisément dans le secteur « travailleurs intellectuels » (et non dans les autres secteurs de cette classe : petits commerçants, petits paysans, etc.). Il existe donc un lien indéniable d'origine sociale entre une large fraction de la catégorie sociale et la classe petite-bourgeoise, lien qu'il ne faut ni ignorer, ni surestimer. D'autre part, parce que les professions intellectuelles (écrivain, professeur, artiste, etc.), les moyens de travail et subsistance offerts aux intellectuels appartenaient traditionnellement, par leur nature, à

la petite bourgeoisie en général et aux professions libérales en particulier (ce qui n'empêche pas, bien entendu, qu'une minorité d'intellectuels appartienne, par sa profession et sa position sociale à la bourgeoisie, à l'aristocratie ou même à la classe ouvrière).

2 | REMARQUES SOCIOLOGIQUES
SUR LA RADICALISATION ANTICAPITALISTE
DES INTELLECTUELS :
LE ROLE DES MÉDIATIONS ÉTHICO-CULTURELLES

Dans un article de 1920, Lukacs écrivait que l'intelligentsia comme classe sociale n'était pas révolutionnaire, et que les intellectuels ne peuvent devenir révolutionnaires que *comme individus*¹. Cependant, Lukacs semble oublier que lorsque plusieurs individus, une vraie masse d'individus (intellectuels) devient révolutionnaire, il ne s'agit plus d'un cas « personnel », d'une affaire psychologique mais d'un *phénomène social*, qui exige une explication sociologique.

Evidemment, Lukacs n'a pas du tout été un cas isolé. Une grande partie de son cercle et un large nombre d'intellectuels d'origines diverses ont aussi adhéré au Parti communiste hongrois en 1918-1919. Beaucoup d'autres ont du moins soutenu, d'une manière ou d'une autre, la Commune hongroise de Bela Kun, comme le reconnaît d'ailleurs Lukacs lui-même (en 1969) : « Sinon toute l'intelligentsia hongroise, du moins la couche dirigeante de la culture hongroise, était encline dès le premier instant à collaborer avec le pouvoir des conseils. De telle manière que la politique culturelle (de ce pouvoir) recevait une base socialement très large »².

En réalité, Lukacs et ses camarades hongrois ne sont qu'un exemple particulier d'un phénomène beaucoup plus universel : le fait que d'innombrables intellectuels, de Marx à nos jours, sont passés politiquement dans les rangs du prolétariat et en

1. LUKACS, Zur Organisationsfrage der Intellektuellen, *Kommunismus*, I/3, 1920, p. 17-18.

2. LUKACS, La politique culturelle de la République des Conseils, 1969, in *Action poétique*, n° 49, 1972, p. 29.

particulier de son avant-garde révolutionnaire. Il s'agit d'un fait indéniable et bien connu, mais jusqu'à maintenant insuffisamment étudié dans ses fondements sociologiques. Nous essaierons, à partir du cas de Lukacs, qui est particulièrement exemplaire, de formuler quelques hypothèses générales à ce sujet. La question qui se pose est donc la suivante : pourquoi une partie significative des intellectuels devient-elle radicalement opposée au capitalisme et finit-elle par adhérer au mouvement ouvrier et à la *Weltanschauung* marxiste ? Il nous semble que les causes de ce phénomène sont très différentes de celles qui mènent le prolétariat vers le socialisme, à travers l'expérience directe de l'exploitation et par des motivations tout d'abord directement socio-économiques.

Comment un intellectuel devient-il *anticapitaliste* ? Comment l'intelligentsia se *radicalise-t-elle*¹ ? Quelles sont les causes de ce phénomène en général et à l'époque du jeune Lukacs en particulier ?

A notre avis, il y a deux types de processus sociologiques distincts qu'il faut analyser : ceux qui sont caractéristiques de la petite bourgeoisie dans son ensemble et ceux qui sont spécifiques aux intellectuels (qui sont surtout de nature éthico-culturelle).

Etant donné l'affinité profonde qui existe entre petite bourgeoisie et intelligentsia, les « mécanismes » de radicalisation chez les premiers se répercutent nécessairement au sein des seconds. Les causes de l'esprit anticapitaliste au sein de la petite bourgeoisie sont donc dans une large mesure valables pour les intellectuels ; avec cette circonstance additionnelle que les tendances diluées au sein de la classe assument une forme beaucoup plus concentrée et intense dans la catégorie sociale, dont la fonction est précisément l'élaboration idéologique.

Ces causes sont pour la petite bourgeoisie, en tant que classe sociale définie par sa position dans les rapports de production, de nature essentiellement socio-économique et politico-sociale :

I / Le caractère « précapitaliste » du travail dans la petite

1. « *Radical*. Adj. qui vise à agir sur la cause profonde des effets qu'on veut modifier », *Petit Robert*, p. 1447. L'intellectuel « radicalisé » est celui qui voit dans le capitalisme la cause profonde du « malaise dans la civilisation », et qui par conséquent veut l'abolir.

bourgeoisie. Pour l'artisan, le paysan parcellaire, le professionnel libéral et l'intellectuel traditionnel il n'y a pas de séparation entre le producteur et le produit de son travail, l'individu et le processus de production, la personnalité du travailleur et son œuvre. Le développement du capitalisme, qui introduit la rupture, la dissociation, le déchirement de cette unité est ressenti par le petit-bourgeois comme un processus hostile à son mode de vie, à sa manière d'être.

2 / La prolétarianisation de la petite bourgeoisie et des intellectuels, sous des formes diverses : chômage ou semi-chômage, chute du niveau de vie, réduction à la condition de travailleur salarié. Ce rapprochement objectif de la condition prolétarienne a comme résultat fréquent (mais non nécessaire) une révolte amère et virulente contre le capitalisme responsable de cette « déclassification » brutale¹.

3 / Au niveau politique : le jacobinisme de l'aile gauche de la petite bourgeoisie, combinaison spécifique de démocratie plébéienne et de moralisme romantique (Rousseau) tend à entrer en conflit avec l'idéologie et la pratique libéral-individualiste de la grande bourgeoisie. Dans les pays où la bourgeoisie joue un rôle révolutionnaire, cette contradiction est relativement neutralisée : la petite bourgeoisie et les intellectuels tendent à graviter autour de la bourgeoisie (p. ex. la France au XVIII^e siècle). Par contre, dans les pays « arriérés » au XIX^e siècle (Allemagne), et au XX^e (Russie), où la bourgeoisie n'est plus révolutionnaire et, par crainte des masses populaires, capitule devant la monarchie, les féodaux et les conservateurs, le jacobinisme petit-bourgeois tend à se radicaliser, et à entrer en conflit avec cette bourgeoisie, accusée de trahison envers les principes démocratiques. Une telle radicalisation peut éventuellement mener une fraction de la petite bourgeoisie et de l'intelligentsia, qui se trouve à la pointe du combat pour la liberté et la démocratie, à rompre violemment avec la bourgeoisie et à devenir socialiste. Deux exemples classiques : Marx et certains intellectuels allemands avant 1848, l'intelligentsia russe dès la fin du XIX^e siècle. En Russie en 1917-1919, non seulement les intellectuels, mais aussi de considérables secteurs

1. Bien entendu, cette révolte ne conduit pas toujours au socialisme : elle peut même parfois mener au fascisme.

de la petite bourgeoisie urbaine et surtout rurale ont soutenu les bolcheviks, qui apparaissaient comme la seule force capable de réaliser les tâches de la révolution démocratique.

Restent à examiner les causes spécifiques de la radicalisation anticapitaliste des intellectuels *en tant que tels* (distincts de leurs traits communs avec la petite bourgeoisie). Comme catégorie sociale, les intellectuels sont définis par leur rapport à la superstructure idéologique ; il est donc compréhensible que leur évolution vers le socialisme passe par des médiations éthico-culturelles et politico-morales :

I / Les intellectuels, les écrivains, poètes, artistes, théologues, savants, etc., *vivent dans un univers régi par des valeurs qualitatives* : le vivant et le mort, le beau et le laid, la vérité et l'erreur, le bien et le mal, le juste et l'injuste, etc. Beaucoup d'intellectuels se trouvent donc pour ainsi dire naturellement, spontanément, organiquement en contradiction avec l'univers capitaliste, régi, lui, rigoureusement par des *valeurs quantitatives*, des valeurs d'échange. Pour un artiste, un tableau est avant tout beau, lumineux, expressif ou inquiétant ; pour le capitalisme, c'est tout d'abord un objet qui vaut 50 000.00 ! C'est l'opposition entre deux mondes foncièrement *hétérogènes* : entre l'intellectuel et le capitalisme il y a donc, fréquemment, *antipathie* au sens ancien — alchimique — du mot : « défaut d'affinité entre deux substances ». Les deux substances étant : valeurs qualitatives et valeurs quantitatives, culture éthique ou esthétique et argent. Et il ne s'agit pas d'un rapport statique : l'univers quantitatif est constamment en expansion, menaçant d'absorber et de dénaturer les valeurs qualitatives, de les dissoudre, digérer et de les réduire à leur valeur d'échange¹. L'intellectuel tend à résister à cette menace qui veut constamment transformer tout bien matériel ou culturel, tout sentiment, tout principe moral, toute émotion esthétique, en une marchandise, en une « chose » apportée au marché et vendue pour son juste prix. Dans la mesure où il résiste, il ne peut que devenir instinctivement, viscéralement, anticapitaliste. Ce n'est que

1. Cf. L. GOLDMANN, *La sociologie du roman*, Gallimard, p. 31.

dans la mesure où il capitule, dans la mesure où il accepte de soumettre à la domination de la valeur d'échange les valeurs qualitatives de son univers idéologico-culturel, qu'il peut évidemment être intégré par le capitalisme. La distinction entre ces deux types d'intellectuels est habituelle et assume parfois la forme d'une rupture violente¹. Les cas intermédiaires, de tentative de conciliation éclectique entre les deux exigences existent aussi, bien entendu.

L'anticapitalisme romantique de l'intelligentsia centre-européenne à la fin du XIX^e - début du XX^e siècle, leur idéologie de l'opposition entre « Culture » et « Civilisation » sont précisément l'expression de cette résistance.

Un des plus grands mérites de Lukacs est d'avoir reformulé en termes marxistes, à travers la théorie de la réification, les critiques confuses et romantiques des intellectuels contre l'inexorable processus de quantification du mode de production capitaliste.

2 / Les intellectuels, par leur éloignement de la production matérielle et surtout par la nature même de leur catégorie sociale (définie par son rôle idéologique), sont le groupe de la société pour lequel les idéologies et les valeurs ont l'importance la plus grande et le poids le plus décisif. Par conséquent, personne, plus que les intellectuels, n'a « pris au sérieux » les principes, valeurs et idéaux de l'humanisme bourgeois, de la Renaissance à la philosophie des Lumières et à l'idéalisme classique allemand. Or, comme le montre Lukacs, la bourgeoisie a été obligée, une fois au pouvoir, d'agir en contradiction avec sa propre idéologie, à nier, dégrader et abandonner dans la pratique les valeurs qu'elle n'avait cessé de proclamer comme siennes². Au nom de ces principes humanistes l'intelligentsia se retourne alors contre la bourgeoisie et le capitalisme, et découvre éventuellement dans le prolétariat la classe capable de réaliser véritablement les idéaux de liberté, égalité et fraternité. Pour les intellectuels, « l'humanisme marxiste devient ainsi l'héritier des acquisitions les plus achevées des penseurs bourgeois et le

1. Par exemple, l'expulsion de Salvador Dali du groupe des surréalistes, affublé du sobriquet infamant « Avida Dollars »...

2. LUKACS intitule ceci « la crise morale du mensonge intérieur de la bourgeoisie ». Cf. *Alte Kultur und neue Kultur, Kommunismus*, I/43, 1920, p. 1542.

mouvement ouvrier doit devenir l'exécuteur pratique de ces idées défendues jusqu'à présent en théorie uniquement »¹.

Pour Lukacs et sa génération, la grande guerre de 1914 a été probablement la démonstration la plus éclatante de l'abîme existant entre les traditions humanistes de la culture classique et la réalité concrète de la société bourgeoise et du monde capitaliste. Le mouvement de « politisation » que lui et beaucoup d'intellectuels ont connu après 1914 est dans une certaine mesure l'expression de ce traumatisme éthico-culturel.

Evidemment, les intellectuels n'ont pas réagi à cette contradiction de manière homogène : on peut distinguer, par exemple par rapport à la Grande Guerre, *grosso modo*, trois tendances : 1 / une tentative de nier la contradiction entre la réalité du capitalisme et son idéologie humaniste ; la guerre de 1914-1918 est présentée comme une lutte de la civilisation allemande contre la barbarie russe, ou, alternativement, de la démocratie occidentale contre la barbarie germanique ; 2 / une critique de la guerre dans les termes mêmes de l'idéologie démocratico-libérale, au nom de la paix, de la fraternité entre les peuples, les droits démocratiques des nations. Cette critique peut cependant se radicaliser, gagner un caractère anti-impérialiste et anti-capitaliste global, et déboucher sur 3 / la découverte du prolétariat comme seul porteur des valeurs démocratiques et humanistes face à la barbarie bourgeoise généralisée.

La possibilité des deux dernières variantes découle de la nature même de la catégorie sociale, du poids spécifique qu'occupent les valeurs dans le mode de vie des intellectuels. La décision entre la deuxième et la troisième variante dépend non seulement du degré de *répulsion* par rapport au capitalisme, mais aussi du degré d'*attraction* qu'exerce le camp prolétarien.

Cette attraction est tout d'abord idéologique ou théorique : le *marxisme*, en tant que système cohérent, scientifique et révolutionnaire apparaît à beaucoup d'intellectuels radicalisés comme la seule théorie qui explique et dévoile la cause véritable de la réification, de la domination écrasante du quantitatif, de

1. F. JAKUBOWSKY, *Les superstructures idéologiques dans la conception matérialiste de l'histoire*, Paris, EDI, 1971, p. 60. Ceci dit, il faut ajouter que l'humanisme marxiste n'est pas la simple continuation de l'humanisme bourgeois, mais son *Aufhebung*.

la dépersonnalisation de la vie, de la dégradation des valeurs, de la guerre : le capitalisme. Le marxisme attire ces intellectuels non seulement par sa rigueur scientifique, par le caractère global et universel de sa conception du monde, mais aussi parce qu'il prône l'abolition radicale de l'hégémonie de la valeur d'échange sur la vie sociale, et parce qu'il est capable de montrer une force sociale réelle qui tend vers ce but : le prolétariat révolutionnaire. Pour beaucoup d'intellectuels radicalisés, la découverte du prolétariat comme le sujet de l'histoire, comme le fossoyeur du capitalisme, ne se fait que grâce au marxisme, par la médiation du marxisme *en tant que système théorique*. L'adhésion politique des intellectuels au prolétariat ou la fixation de leur révolte à un stade purement éthico-culturel dépend donc, dans une certaine mesure, de l'existence d'une tradition marxiste dans leur pays et de la possibilité ou non d'avoir accès à la littérature marxiste.

Parfois, le simple mouvement de rejet radical et cohérent du capitalisme peut conduire l'intellectuel à la découverte du marxisme et au passage dans les rangs du mouvement ouvrier. Cependant, pour une large fraction de la catégorie il faut un événement extérieur — comme l'a été à l'époque la révolution de 1917 — agissant comme un pôle catalyseur, pour cristalliser l'anticapitalisme diffus et amorphe des intellectuels et les attirer du côté du prolétariat. Ceci est particulièrement valable pour les intellectuels qui, comme Lukacs, étaient arrivés à un degré extrême, violent et total d'opposition éthico-culturelle au capitalisme et qui n'étaient nullement attirés par un mouvement ouvrier social-démocrate à l'hégémonie réformiste et parlementaire, dans ses différentes versions (révisionniste ou kautskyenne). Ce n'est qu'avec l'irruption massive sur la scène de l'histoire du prolétariat révolutionnaire (en 1917-1919) que cette frange « extrémiste » de l'intelligentsia se ralliera à la classe ouvrière, en adhérant à son aile la plus radicale : le Parti communiste.

3 | L'ANTICAPITALISME DES INTELLECTUELS EN ALLEMAGNE

Si le phénomène de l'intelligentsia anticapitaliste est plus ou moins universel en Europe au tournant du siècle, c'est en

Allemagne qu'il s'est manifesté avec une acuité particulière. Pourquoi précisément l'Allemagne ? Une des raisons est sans doute la tradition anticapitaliste romantique, fortement enracinée chez les intellectuels allemands à partir du début du XIX^e siècle.

Selon Lukacs, « malgré son recul temporaire au milieu du XIX^e siècle, l'idéologie romantique a été celle qui a le plus influencé les intellectuels allemands. Et ce n'est pas là un hasard. Ses formes correspondent le mieux à la situation des intellectuels au milieu de la misère allemande... »¹. En effet, les intellectuels se trouvent, par leur situation sociale et leur mode de vie, intimement liés aux secteurs précapitalistes de la société allemande, et en particulier à la petite bourgeoisie. Or, si le romantisme allemand a été l'idéologie commune des couches et classes sociales atteintes dans leur mode de vie et leurs intérêts par le développement du capitalisme, la plus importante base sociale du mouvement a été la petite bourgeoisie traditionnelle, où se recrutaient ses principaux porte-parole littéraires, philosophiques et politiques².

L'opposition à la philosophie des Lumières, à la Révolution française, au Code Napoléon, se combine dans l'idéologie romantique avec une dimension anticapitaliste, qui se caractérise par le refus de l'univers social bourgeois, du libéralisme économique et même de l'industrialisation. Face au développement du capitalisme, qui réduit l'homme de plus en plus à une grandeur

1. LUKACS, *Brève histoire de la littérature allemande*, Paris, Nagel, 1949, p. 94.

2. Un rôle particulier est joué au sein de cette classe par une catégorie sociale spécifique : les fils de pasteurs protestants (catégorie inexistante dans les pays catholiques comme la France) : « C'est particulièrement chez les fils du pasteur protestant que les Lumières créent des doutes sur la religion traditionnelle, sans pour autant l'amener à l'autre extrême, le rationalisme abstrait... Il connaît tout d'abord une transformation de sa conscience religieuse. Les habitudes traditionnelles de pensée et les réactions émotionnelles qui furent créées par la vie religieuse dans la maison paternelle survivent à l'impact des Lumières. Privées de leur contenu positif, elles sont dirigées avec une force redoublée contre l'atmosphère rationaliste de la période », MANNHEIM, *Das konservative Denken* (1927), in *Wissenssoziologie*, *Auswahl aus dem Werk*, hrsg. von K. H. WOLFF, Berlin, Luchterhand, 1964, p. 452. Cf. aussi Raymond ARON, *La sociologie allemande contemporaine*, Presses Universitaires de Paris, 1966, p. 135 : « Les philosophes allemands, surtout au siècle dernier, appartiennent souvent à un milieu de fonctionnaires (en particulier d'église) : le fils de pasteur en est le représentant le plus typique... Même devenus incroyants, ils gardent le sens de la religion comme d'une forme suprême des aspirations spirituelles... Cette religiosité sans Dieu conduit à reconnaître le rôle du sentiment irréductible à celui de la raison ; elle inspire souvent une protestation contre la société capitaliste et rationnelle. » Aron suggère que cette origine sociale peut être une des causes de la divergence notoire entre la sociologie allemande et la sociologie française.

abstraite, calculable, qui instaure un système rationaliste rigoureusement quantitatif, le romantisme défend avec passion les formes concrètes, qualitatives et intuitives de pensée et de vie, les rapports humains personnels et concrets restés vivants dans les couches précapitalistes (paysannerie, petite bourgeoisie, noblesse). Les vieilles traditions, styles de vie et comportements sociaux niés par le rationalisme capitaliste abstrait sont idéologiquement réhabilitées et restaurées par les romantiques¹. Contre la conception abstraite de la propriété et de la liberté propagée par la bourgeoisie libérale, la doctrine romantique développe l'idée traditionnelle et qualitative de la propriété et de la liberté, comme rapports concrets et personnels ; par exemple, la propriété féodale organiquement liée au propriétaire, inaliénable et non quantifiable, est opposée à la vénalité du rapport capitaliste moderne : selon Adam Müller, « tous les capitaux que les siècles passés avaient accumulés et justement immobilisés ont été commercialisés et entraînés dans l'universelle dépréciation ; on arrache à la propriété foncière tout ce qui peut être transformé en argent, comme si le monde entier devrait être livré à l'arbitraire d'exploitants sans amour ; et la carcasse sans valeur d'une antique suzeraineté est abandonnée pour un prix infâme... toute l'économie monétaire actuelle n'est autre chose que le signe de cet état d'esprit antisocial, de cet égoïsme orgueilleux, de cet engouement immoral pour le rationalisme des Lumières qui ont provoqué les effroyables révolutions que nous vivons depuis trente ans »². Adam Müller rejette catégoriquement la doctrine économique d'Adam Smith, parce qu'elle « livre l'Etat pieds et poings liés à l'industrie, transforme toutes les affaires en commerce, tous les services en travail salarié, et ne reconnaît qu'une seule forme de relations humaines, à savoir le marché »³.

Paradoxalement, grâce à son point de vue anticapitaliste

1. MANNHEIM, *Conservative Thought*, in *Essays on Sociology and Social Psychology*, London, Routledge, 1953, p. 87-90. Selon Mannheim il y a une certaine affinité entre la pensée conservatrice et la pensée prolétarienne : « Tout en partant d'objectifs fondamentaux entièrement différents, cette affinité unit les deux modes de pensée en opposition aux objectifs du monde capitaliste bourgeois et à l'abstraction de sa pensée », *ibid.*, p. 92. Dans le chapitre sur les intellectuels hongrois nous reviendrons à cet essai de Mannheim, en examinant ses liens avec Lukacs.

2. Adam MÜLLER, *Deutsche Staatsanzeigen*, I, 1816, n° 5, p. 428 et suiv., in Jacques DROZ, *Le romantisme politique en Allemagne*, Paris, Colin, 1963, p. 98-99.

3. *Ibid.*, p. 95.

conservateur, le romantisme peut se payer le luxe d'une vision plus lucide des contradictions de classe au sein de la société industrielle que l'idéologie libérale-bourgeoise, aveuglée par le mythe de l'« harmonie préétablie » : « Qu'y a-t-il d'étonnant, alors que nous avons entrepris de construire un monde livré à l'égoïsme, un édifice rationnel qui exclut Dieu et la Révélation, un système de l'argent qui ignore les services réciproques et gratuits, une propriété privée qui n'est pas contrebalancée par la communauté de biens, bref l'Etat sans l'Eglise — qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, dans un tel monde, il n'y ait plus en face l'une de l'autre que deux classes : celle, peu nombreuse, des propriétaires, et celle infiniment vaste, des non-propriétaires »¹ ?

Cette dernière phrase rappelle irrésistiblement certaines formulations du *Manifeste communiste* ; cependant Marx n'a que du mépris envers ce qu'il appelle « le socialisme féodal » : tout en reconnaissant que celui-ci « parfois, frappe au cœur de la bourgeoisie par une critique amère et spirituellement mordante », il souligne qu'il « produit un effet comique par son impuissance totale à comprendre la marche de l'histoire moderne »². Il est non moins critique envers cette autre variante du néo-romantisme du milieu du siècle, le « socialisme allemand » ou « vrai socialisme », expression politico-idéologique de la petite bourgeoisie précapitaliste³. En réalité, le socialisme de Marx n'a rien à voir, socialement et idéologiquement, avec le romantisme anticapitaliste : il trouve ses racines dans un tout autre secteur de la petite-bourgeoisie, jacobin, illuministe, démocratico-révolutionnaire, antiféodal et « francophile », dont Heinrich Heine, cet ennemi acharné du romantisme, est le génial représentant littéraire. Originaire des régions les plus avancées, les plus « bourgeoises » d'Allemagne (Rhénanie-

1. Adam MÜLLER, *Deutsche Staatsanzeigen*, II, 1818, p. 360, in DROZ, *op. cit.*, p. 165-166.

2. MARX, *Le Manifeste communiste*, Costes, 1963, p. 99.

3. MARX, *Manifeste*, p. 107 : « Si le « vrai » socialisme devint ainsi, aux mains des gouvernements, une arme contre la bourgeoisie allemande, il représentait en outre et directement un intérêt réactionnaire, l'intérêt de la petite-bourgeoisie allemande. En Allemagne, la petite-bourgeoisie léguée par le XVI^e siècle, et depuis cette époque, sans cesse renaissante sous des formes diverses, constitue la véritable base sociale de l'état de choses existant. Maintenir cette petite bourgeoisie, c'est maintenir le régime allemand actuel. Or, la suprématie industrielle et politique de la bourgeoisie la menace d'une destruction certaine, d'abord par la concentration du capital, puis par la montée d'un prolétariat révolutionnaire. Le « vrai » socialisme lui semblait faire d'une pierre deux coups. Il se propagea comme une épidémie. »

Westphalie), fréquemment juive, cette intelligentsia « républicaine » (au sens de 1793) va être profondément déçue par la « lâcheté » politique de la bourgeoisie libérale allemande, incapable de mener une lutte révolutionnaire démocratique conséquente contre la monarchie féodale. Certains d'entre eux, dont Marx, vont ainsi rompre avec la bourgeoisie et chercher une autre classe avec laquelle s'allier contre le régime établi. Avec son arrivée à Paris fin 1843, Marx découvre une réponse claire et cohérente, qui s'impose à lui comme une évidence irréfutable : c'est le prolétariat qui jouera ce rôle révolutionnaire, en accomplissant à la fois l'émancipation politique (antiféodale) et l'émancipation humaine, universelle (socialiste) de l'Allemagne¹.

Schopenhauer et surtout Nietzsche jouent, dans une certaine mesure, en Allemagne, le rôle de chaînon intermédiaire entre le romantisme du début du siècle et sa version renouvelée des années 1880-1918. Ceci dit, Nietzsche est, dans son idéologie socio-politique, à la fois proche et opposé au courant romantique anticapitaliste. Par sa haine de la Révolution française — « c'est alors que la dernière noblesse politique qui subsistait encore en Europe, celle des XVII^e et XVIII^e siècles français, s'effondra sous le coup des instincts populaires du ressentiment »² — et des « idées françaises, » les « idées modernes », les « idées du XVIII^e siècle », qu'il considère d'ailleurs comme originaires dans la « bassesse plébéienne » anglaise³, Nietzsche partage dans une large mesure les options fondamentales d'un Adam Müller. Cependant, il voit dans Napoléon, cet archi-ennemi des romantiques conservateurs, non seulement une « synthèse de l'inhumain et du surhumain », mais même l'incarnation de « l'idéal antique en personne... l'idéal noble par excellence... »⁴.

Les mêmes contradictions se trouvent dans son attitude envers le capitalisme. Comme les romantiques, il va critiquer violemment le machinisme, la division du travail moderne, l'abolition de la petite production artisanale, la dépersonnali-

1. MARX, Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel, 1844, in *Werke*, Berlin, Dietz Verlag, 1961, vol. I, p. 389-390. Voir à ce sujet notre ouvrage *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Maspero, 1970.

2. NIETZSCHE, *La généalogie de la morale*, 1887, Paris, Gallimard, 1972, p. 70.

3. NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*, 1886, Paris, UGE, 1973, p. 252-253.

4. NIETZSCHE, *La généalogie de la morale*, p. 70.

sation des individus, la croissance des grandes villes industrielles — phénomènes qu'il rattache de manière intuitive au déclin culturel de la société européenne ; comme eux il oppose à l'inculture de l'ère industrielle (le « crépuscule des arts ») l'image idéalisée de la haute culture des sociétés précapitalistes. Selon Lukacs, « la critique romantique de la civilisation capitaliste est le centre de la philosophie et par conséquent aussi de l'esthétique de Nietzsche »¹. Toutefois, par son hostilité passionnée et féroce contre la religion chrétienne, l'Église et les prêtres (« Ecrasez l'infâme ! »), par son éthique brutalement individualiste du surhomme et par son anticollectivisme viscéral (contre le « troupeau »), Nietzsche se distingue radicalement du courant romantique et introduit une dimension nouvelle dans l'« idéologie allemande ». Il échappe au cadre de notre travail de prendre position dans le débat acharné sur « l'héritage » nietzschéen : est-il le héraut et prophète de l'impérialisme et de la barbarie fasciste (Lukacs *dixit*) ? Ou plutôt un précurseur de l'esprit libertaire² ? Il nous suffit de constater que quand l'anticapitalisme romantique se développe au tournant du siècle, dans certains milieux littéraires et universitaires, il passe fréquemment par la médiation idéologique de Nietzsche.

La critique culturelle du capitalisme se manifeste à cette époque en Allemagne chez les intellectuels en général, chez beaucoup d'écrivains et poètes en particulier, mais son expression la plus intense, la plus systématique et la plus cohérente se trouve dans des cercles académiques. Pourquoi l'Université

1. LUKACS, Nietzsche als Vorläufer der faschistischen Ästhetik, 1934, in Franz MEHRING, Georg LUKACS, *Friedrich Nietzsche*, Berlin, Aufbau Verlag, 1957, p. 57. Cf. aussi p. 48 : « Sa position envers les conséquences culturelles du développement capitaliste est dans son point de départ celle du romantisme anticapitaliste, de la critique romantique des résultats anticulturels (*Kulturzerstörenden*) de l'« ère des machines ». » Lukacs cite le passage suivant de Nietzsche comme exemple caractéristique : « Soldats et chefs ont quand même un rapport plus élevé entre eux que celui de l'ouvrier à l'entrepreneur. Toute culture à fondement militaire est encore bien supérieure à la soi-disant culture industrielle ; celle-ci dans sa forme actuelle est somme toute la plus vulgaire forme d'existence qui soit apparue jusqu'aujourd'hui », *ibid.*, p. 55.

2. L'anarchiste Rudolf Rocker cite avec approbation le passage suivant de Nietzsche : « La culture et l'État... sont antagoniques... L'un prospère aux dépens de l'autre. Toutes les grandes périodes de culture sont des périodes de déclin politique. Tout ce qui est grand dans un sens culturel est non politique, est même apolitique. » Cf. Rudolf ROCKER, *The ideology of Anarchism*, in Irving L. HOROWITZ, editor, *The Anarchists*, New York, Dell Publishing Co., 1964, p. 191-192. Le rapport est évident entre cette thèse et la pensée de Thomas MANN dans *Considérations d'un apolitique* de 1918.

devient-elle un foyer idéologique anticapitaliste (romantique) ?

Les universitaires allemands en général et surtout le secteur des *Geisteswissenschaften* — humanistes, philosophes, juristes, historiens, scientifiques sociaux — ont joui au cours du XIX^e siècle d'une situation sociale particulièrement privilégiée. Ces « mandarins », qui constituaient une communauté relativement homogène et intégrée, occupaient une position dominante dans le système de stratification en Allemagne, par leur prestige, influence et rang social (*status*). Cette prééminence de l'intelligentsia académique correspond à une étape précise du développement de la formation sociale allemande : celle où le mode de production féodal est en train de perdre sa dominance, sans que le capitalisme industriel ait encore établi son hégémonie définitive : « A ce stade intermédiaire, la propriété de quantités significatives de capital liquide n'est pas encore devenue généralisée ou largement acceptée comme qualification pour le rang social, et d'autre part, les titres héréditaires fondés sur la propriété foncière, même si encore significatifs, ne sont plus des prérequisites absolus. Dans cette situation, le *background* éducationnel et le statut professionnel peuvent devenir la seule base importante pour des prétentions à une position sociale qui puisse rivaliser avec le traditionnel prestige de l'aristocratie »¹.

D'autre part, la forme d'Etat qui correspond en Allemagne à cette transition socio-économique est une monarchie traditionnelle hautement bureaucratisée ; ce qui favorise nécessairement la puissance socio-politico-culturelle des mandarins ; en effet, les professeurs universitaires contrôlent tout le système de qualification, apprentissage, examens, critères de sélections, préparation idéologique, etc., nécessaire au recrutement du personnel bureaucratique ; ils se trouvent ainsi dans une position stratégique par rapport à la structure politico-administrative de l'Etat. Max Weber compare le système universitaire allemand avec le mandarinat chinois et souligne l'importance dans les deux cas d'une qualification culturelle générale comme moyen

1. Fritz K. RINGER, *The Decline of the German Mandarins. The German Academic Community 1890-1933*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1969, p. 7. Selon Ringer, « si l'industrialisation est lente et contrôlée par l'Etat, si l'organisation sociale traditionnelle persiste pour longtemps, les intellectuels urbains tendent à concentrer l'attention exclusivement sur les droits des universitaires. Ils essayeront de constituer une espèce d'aristocratie des éduqués pour supplanter la classe dominante purement traditionnelle... ».

d'accès à l'appareil bureaucratique d'Etat : en Allemagne — comme en Chine —, « une telle éducation était, jusqu'à récemment, un préalable presque exclusif pour une carrière officielle menant à des positions dirigeantes dans l'administration civile et militaire »¹.

Par conséquent, jusqu'à la fin du XIX^e siècle les universitaires ont occupé une situation extraordinairement privilégiée et influente dans la mesure où l'éducation supérieure était un facteur central dans le système de stratification sociale de l'Allemagne impériale. Le mandarinat académique était donc le porte-parole et le représentant le plus prestigieux de toute une « élite cultivée » qui s'étendait aux professions libérales, à la bureaucratie, à l'armée, etc.

Selon l'universitaire et philosophe néo-kantien Friedrich Paulsen, dans son essai sur les universités allemandes publié en 1902, « les gens avec une éducation supérieure constituent une espèce d'aristocratie intellectuelle et spirituelle en Allemagne... Ils forment quelque chose comme une noblesse de fonctionnaires, puisqu'ils participent tous au gouvernement et à l'administration de l'Etat... Ensemble, ils composent un segment homogène de la société ; ils se reconnaissent mutuellement comme socialement égaux sur la base de leur culture universitaire... Par contre, tous ceux qui, en Allemagne, n'ont pas d'éducation universitaire, il leur manque quelque chose que la richesse et la haute naissance ne peuvent pas remplacer tout à fait. Le marchand, le banquier, le riche manufacturier, ou même le grand propriétaire foncier... seront parfois lésés par leur manque de formation universitaire »².

En réalité, au moment où paraît le livre de Paulsen, le mandarinat académique allemand était déjà en déclin. Les profondes transformations de la formation socio-économique allemande vers la fin du siècle avaient sérieusement entamé les

1. *From Max Weber, Essays in Sociology*, edited by GERTH and MILLE, London, Routledge & Kegan Paul Ltd., 1967, p. 427. Les remarques suivantes de Weber sur la Chine peuvent s'appliquer presque à la lettre aux mandarins allemands du XIX^e siècle : « Le rang social en Chine était déterminé plus par la qualification pour l'office administratif que par la richesse. Cette qualification, à son tour, était déterminée par l'éducation, et particulièrement par les examens. (...) La structure de plus en plus bureaucratique de la politique chinoise et de ses porteurs a donné à toute la tradition littéraire de Chine son sceau caractéristique », *ibid.*, p. 417.

2. Friedrich PAULSEN, *Die deutschen Universitäten und das Universitätsstudium*, Berlin, 1902, p. 149-150.

bases du pouvoir mandarin. Entre 1870 et 1914, l'Allemagne s'est transformée en une nation hautement industrialisée (grâce, entre autres, aux conditions favorables créées par l'unification nationale : unité du marché, abolition du cloisonnement économique, etc.). Cette industrialisation est rapide, intensive, brutale même.

Le tableau suivant donne une idée de l'essor vertigineux de l'industrie lourde :

Production en millions de tonnes

	Charbon	Minerai de fer	Fonte	Acier
1871	34	4,3	1,7	0,2
1913	277	28,7	19,2	18,3

Dans la production d'acier, l'Allemagne qui était derrière la France et loin derrière l'Angleterre en 1860 produit en 1910 plus d'acier que la France et l'Angleterre ensemble ! Vers le tournant du siècle l'Allemagne, de pays « pauvre » et semi-féodal est devenue la seconde puissance industrielle du monde, après les Etats-Unis.

Le commerce extérieur s'accroît au même rythme : de 2,5 milliards de marks en 1875 à 10,1 en 1913. Les capitaux allemands à l'étranger passent de 5 milliards de marks en 1880 à 35 milliards en 1913. On assiste d'autre part à une puissante concentration des capitaux et la formation de cartels dans le textile, le charbon, la sidérurgie, les industries chimiques et électriques, etc. En un mot : par un processus de croissance industrielle accélérée *sans précédent*, l'Allemagne passe directement du capitalisme arriéré au stade impérialiste¹.

Il est évident que cet essor soudain et écrasant du capitalisme industriel porte atteinte à la situation économique, mode de vie et valeurs socio-culturelles des couches précapitalistes dans leur ensemble et des mandarins universitaires en particulier. Non seulement les valeurs culturelles traditionnelles sont

1. Source : Pierre GUILLEN, *L'Allemagne de 1848 à nos jours*, F. Nathan, 1970, p. 58-60 ; F. RINGER, *op. cit.*, p. 42-43.